

**Carole Forget à Yves Bonnefoy**  
**Mes arrière-pays**

Carole Forget

Numéro 143, novembre 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72871ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Forget, C. (2014). Carole Forget à Yves Bonnefoy : mes arrière-pays. *Moebius*, (143), 131–134.

## Mes arrière-pays

Peu importe la période froide et sombre à laquelle je découvrais votre parole, une seule saison me lie à vous : vous surgissez encore et toujours au milieu de la chaleur intemporelle de l'été. Je réentends votre vent sur les terrasses, revois la pierre chaude sous la salamandre, et Douve courir sur le promontoire comme en bordure de la mort. Douve qui vous échappait sans cesse et vous poussait aussi loin que le poème présageait le lieu de la rencontre. Oui, *longtemps ce fut l'été*<sup>1</sup>, et je vous suivais dans vos parcours italiens, vous accompagnais dans votre quête d'un *chemin qui serait la terre même*. Il me fallait fermer les yeux parfois, car ici l'été se retient, si court dans les souffles, se rétrécit, pour que nous le récréions en images. Sous ce soleil estival qui enveloppe les corps et les rend lourds abondent vos interrogations.

Vous vous êtes engagé dans les arrière-pays de l'écriture, ceux-là géographiques, et circonscrits même, où je n'ai pu que vous accompagner, prise aussi à cette quête d'un territoire à moi, d'un vrai lieu. Votre annonce, ou plutôt votre doute, était trop prometteur : *J'ai souvent éprouvé un sentiment d'inquiétude, à des carrefours. Il me semble dans ces moments qu'en ce lieu ou presque : là, à deux pas sur la voie que je n'ai pas prise et dont déjà je m'éloigne, oui, c'est là que s'ouvrait un pays d'essence plus haute, où j'aurais pu aller vivre et que désormais j'ai perdu. Aller y vivre, justement, oui, là se précisait l'amorce de mes départs : un endroit où exister, mais autrement qu'à la surface des choses.*

J'aspirais à cette condition d'un lieu où *je serais profondément libre car rien de lui ne me serait étranger*, où la terre se révèle simplement dans sa lumière, sa matière et ses couleurs, comme celles des peintres du quattrocento pour lesquels vous vous passionnez ! Connaissez-vous les coloris

de nos provinces nordiques lorsque de novembre à mars se déclinent les gris et les marrons? Je suis donc partie, souvent et longtemps, et suis chaque fois revenue. Ce qui était prévisible car, vous l'avez dit vous-même, le vrai lieu n'existe pas. Ne poursuivez-vous pas votre bel incipit ainsi : *Pourtant, rien n'indiquait ni même ne suggérait, à l'instant du choix, qu'il me fallût m'engager sur cette autre route. J'ai pu la suivre des yeux, souvent, et vérifier qu'elle n'allait pas à une terre nouvelle. Mais cela ne m'apaise pas, car je sais aussi que l'autre pays ne serait pas remarquable par des aspects imaginés des monuments ou du sol.*

Au cœur de mes déplacements, un ailleurs plein de promesses hantait l'éternelle exilée que j'étais devenue, exilée volontaire et animée de projets de livres, toutefois, puisqu'il faut des empreintes et des traces. L'impression de résonner à votre écho ne diminuait pas, car vous l'avez écrit, *poésie et voyage sont d'une même substance, d'un même sang.* Et la parole poétique propose sa liberté unique, parfois même révélatrice. Vous réaffirmiez *la vertu de l'égarément*, ce qui reconforte quiconque s'accroche à un endroit, croyant s'y retrouver, mais, saisissant déjà *quelque défaut dans la manifestation de la terre* repart, non pas déçu mais pris à nouveau par une lacune, un manque, qui nous signale que l'on n'a pas réussi à élire un autre endroit pour vivre. Les Antilles ou l'Europe, peu importe, je m'y suis attardée, y ai écrit mes bifurcations, tout en reparcourant *L'arrière-pays* qu'est le vôtre.

Habitez une ville, quittez-la et retournez-vous pour voir ce qu'il reste de votre présence. Mais vous savez déjà que la mémoire n'a de vérité que ce qui s'y efface et se recrée. M'éloignant à peine de vos *tendances gnostiques*, je me suis demandé ce qui définirait un lieu qui m'appartienne. Et toutes ces interrogations qui s'ensuivaient : À partir de quel moment peut-on affirmer qu'un lieu, qu'une ville, qu'un pays est le nôtre, faut-il y naître ou y mourir pour qu'un endroit nous soit désigné? Tous les autres pays que l'on traverse, où l'on vit et que l'on fouille, ne demeurent-ils pas que des endroits où l'on est un passant? Questions demeurées sans réponse et se répétant encore, avec pour seule consolation celle de vous rejoindre lorsque

vous avouez : *Et le voyageur se demande : le lieu ne garde-t-il rien de ce qui pourtant a eu lieu ? L'être s'oublie-t-il, instant après instant, est-ce à moi, à moi seul, de me souvenir ?*

Nous avons été ensemble voyageurs en gardant en pensée l'écriture de ce livre nécessaire, *un livre où la raison finirait par circonvenir le rêve*, car nous avançons vivant sur la terre, et sa beauté suffit. *Après quoi je finis par aller en Italie...* avec vous qui nourrissez l'idée de Rome par de multiples provinces lointaines. Rome que notre amour de la langue et des images finit par définir comme *le centre*.

Quel est donc ce point de rupture qui met à distance le lieu d'arrêt et de repos ? Pour moi ce fut l'océan, une fois cet Atlantique traversé, l'arrivée sur l'autre rive me donnait l'impression d'avoir davantage de repères et de me rapprocher de ce centre poétique et romain justement. Pour vous il y eut un arbre, « l'arbre » comme vous le nommiez, devant vous, seul, grand, superbe dans la finitude du paysage de l'enfance, mais de l'autre côté de la colline, et qui dessinera désormais une ligne entre la maison de Tours, l'école, les contraintes et les vacances de Toirac, les champs, la rêverie.

De cette faille, entre le corps et l'été, entre le désir et la présence, est né *le plaisir de créer artistiquement, la préférence accordée sur l'expérience vécue à la beauté propre d'une œuvre*. Car en définitive, le vrai lieu, le vôtre, le mien, n'est constitué que d'un seul livre que nous réécrivons, titre après titre, une demeure dont nous redéfinissons les désolations, repeignons les murs par d'autres étonnements, où nous refouillons le trajet d'une rencontre. Me revient à l'esprit votre poème « Dévotion », dans lequel vous chantez les endroits de prédilection susceptibles de nous faire croire un instant que l'on est prêt du but, que l'on « brûle », que le centre étant là, à deux pas, fera ainsi achever l'errance.

Ce passage à la création que vous avez ressenti comme une trahison ne nous sépare pas de *l'ouvert des jours*, mais les pénètre dans la pleine conscience de l'être, et les prolonge. Je vous laisse terminer cette missive, puisque vous avez écrit le plus bel incipit qui soit et que si souvent vous m'avez enlevé les mots de la bouche, moi aussi

défaite entre le projet de vivre et celui d'écrire: *je savais que dehors c'était l'été, en effet, avec le chant des grillons, la lumière déserte, le chemin. Toute ma vie résumée et toute ma tâche, mais je n'étais pas effrayé.*

Carole Forget

---

1. Les passages en italiques sont tirés de *L'arrière-pays*, et de *Les tombeaux de Ravenne* de Yves Bonnefoy.